

Séance du 24 novembre 1997

RÉCEPTION DU PROFESSEUR CHARLES BOUDET DISCOURS DU RÉCIPiendaire

Eloge du Médecin-Colonel Louis GILIS

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Mesdames et Messieurs de l'Académie
Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

C'est à l'amitié de Paul Navarranne et de Philippe Castan que je dois l'honneur d'être aujourd'hui à cette place, dont je ne suis pas sûr d'avoir été le plus méritant pour l'occuper.

Avant de vous parler du médecin-colonel Louis Gilis, mon prédécesseur dans ce 14ème fauteuil, j'ai un devoir de gratitude à accomplir :

Je voudrais en premier remercier Monsieur le Doyen Solassol qui, une fois de plus, met à notre disposition cet amphithéâtre.

J'y suis entré pour la première fois en octobre 1940 pour y écouter quatre maîtres de notre faculté :

- le Professeur Turchini et sa voix aux tonalités si diverses,
- le Professeur Granel et sa précision dans le détail histologique,
- le Professeur Laux dont on ne voyait que le dos et la main droite, réalisant au tableau des chefs-d'oeuvre de dessins anatomiques,
- enfin, le Professeur Jean Delmas qui nous envoûtait par le charme de sa parole claire et précise, réussissant dès nos débuts en médecine à nous faire comprendre les structures du système nerveux central.

Plus tard, j'ai moi-même enseigné dans cet amphithéâtre et essayé de faire découvrir aux étudiants de 4ème année l'importance et la fragilité de nos yeux. J'ai eu l'impression, ou l'illusion, d'être écouté...

Je voudrais ensuite remercier particulièrement notre collègue, mon ami Paul Navarranne : il m'a procuré une biographie du Docteur Louis Gilis, écrite de la main de ce dernier et une série de cassettes d'un interview de Gilis racontant lui-même les péripéties de sa vie. Ses enfants espèrent connaître ces documents car leur père, disent-ils, aimait beaucoup plus parler et peindre qu'écrire.

J'ai ainsi l'impression de beaucoup mieux connaître celui dont j'ai pu longuement entendre la voix et dont j'espère vous faire maintenant apprécier le cheminement plein de péripéties et d'aventures.

Louis Gilis est né le 11 septembre 1893 à Montpellier, rue Ste-Croix, place de la Canourgue. Cette belle place aux micocouliers majestueux que nous pouvons encore admirer aujourd'hui grâce à la ténacité d'une femme de tête épouse d'un de nos collègues.

Sur la façade de cette maison est fixée une plaque où il est écrit :

“Dans cette maison, habitait quand il tint garnison dans notre ville, Ferdinand Foch, 1851-1929, Maréchal de France, de Grande-Bretagne et de Pologne, commandant en chef des armées alliées en 1918”.

C'est le premier maréchal de France que Gilis aura l'occasion de rencontrer, il sera suivi de bien d'autres.

Louis était le fils du Professeur Antoine Gilis, titulaire de la chaire d'anatomie dans cette faculté, et petit-fils du Docteur Gilis, vétérinaire dans le Biterrois, grand spécialiste de chevaux.

A son père il devra sa vocation médicale et sa qualité d'anatomiste, à son grand-père il devra sa passion pour le cheval. Il ne cessera de monter ces nobles bêtes qu'après avoir passé l'âge de 90 ans, et nous verrons combien cet amour du cheval eut d'influence sur l'orientation de sa vie.

Louis fit ses études secondaires au lycée de Montpellier, ancien collège des Jésuites, situé sur l'esplanade à côté du musée Fabre.

Son père s'est montré très attentif à ses études ; le soir, il exigeait que son fils vienne faire ses devoirs dans son propre bureau au laboratoire d'anatomie. Une petite table spéciale lui était réservée ; ce bureau n'étant séparé de la grande salle de dissection des étudiants que par une baie vitrée, le jeune Louis eut tout le loisir de contempler ces étudiants qui apprenaient l'anatomie sur les cadavres.

C'est dans ce bureau, où il travaille avec beaucoup de sérieux, qu'il voit défiler des personnalités importantes telles que : Henri Vallois, Jean Delmas et Rouvière.

Au cours de sa dernière année d'études au lycée, et sous l'influence de son père qui donne des cours d'anatomie artistique à l'école des Beaux-Arts, Louis commence à fréquenter cette école dont il prépare alors le concours d'entrée.

Facilement reçu au baccalauréat et au PCN, il est aussi brillamment admis premier au concours de l'école des Beaux-Arts.

SERVICE MILITAIRE

Poussé par son père qui ne tient pas à le voir interrompre ses études médicales par deux ans de service militaire et très influencé par son grand-père vétérinaire, Louis Gilis s'engage dans l'artillerie à cheval au 56ème régiment de la caserne Lepic à Montpellier.

Il a tout juste 18 ans. Il s'est tout de même inscrit en première année de médecine.

Il termine son service avec le grade de maréchal des Logis et passe le concours qui lui permettra de devenir lieutenant.

Cet engagement militaire va avoir des conséquences importantes. En effet, en 1914, lors de la déclaration de guerre, il se retrouve artilleur.

LA MÉDECINE

Rendu à la vie civile en 1913, il reprend ses études de médecine et passe avec succès le concours d'aide d'Anatomie : deux concurrents étaient en présence, lui-même, très habile en dessin ; l'autre réputé très savant !

L'un parle pendant une heure, lui dessine dos au jury pendant une heure aussi. Tous les deux sont reçus, Gilis est classé premier.

Pendant deux années, il travaille avec Henri Vallois et se trouve avec lui au moment de la déclaration de guerre dessinant au muséum une rotule d'hippopotame !

1914

Il est mobilisé et rejoint le 56ème régiment d'artillerie de Montpellier où il reprend la place d'éclaireur qu'il avait toujours eue.

En retrouvant sa 5ème batterie, il retrouve ses chevaux qui, dit-il, hennissent en le revoyant.

Il est nommé à la tête d'un groupe de cavaliers dans le bataillon d'artillerie qui va accompagner le 81ème régiment d'infanterie où Henri Vallois est médecin auxiliaire.

Ils participent à la bataille de Luneville au cours de laquelle le bataillon de Vallois fut décimé et le 16ème corps d'armée, dont il était l'avant-garde, sévèrement touché. Plus tard, dans la région d'Ypres où ils subissent un terrible bombardement, Gilis est blessé, son cheval est tué sous lui.

Début 1915, il remonte au front sur le dos d'un nouveau cheval : c'est la Champagne Pouilleuse puis l'Argone.

Il est ensuite envoyé en stage à l'école d'artillerie de Fontainebleau d'où il sort lieutenant. Logé dans une chambre du château située au fond de la "cour des adieux", lui, l'amoureux de Napoléon, est ravi d'y trouver un chapeau de l'empereur.

Nommé lieutenant, il réalise la difficulté du travail de tir rapproché et des repérages des objectifs, sauf par des observateurs en avion. C'est pourquoi il décide alors de passer dans l'aviation : on l'envoie dans une école formant des observateurs aériens d'artillerie.

Du fait de ses qualités et de ses dons multiples, il est rapidement repéré comme pouvant rendre service dans le renseignement.

En 1917, à sa demande, il est muté en Italie et désigné comme instructeur dans une école d'observation aérienne située tout près du champ de bataille de Rivoli, ce qui enchante le lieutenant Gilis, passionné de l'épopée napoléonienne. Les élèves sont des officiers italiens, anglais et américains.

Dans ce poste, il rencontre Gabriel d'Annunzio qui commandait ce secteur.

Ses rapports amicaux avec d'Annunzio sont excellents et lui donnent l'occasion de lire toutes ses oeuvres.

Pendant ce séjour en Italie, il fait beaucoup de sorties d'observation aérienne en particulier jusqu'à la frontière suisse. Il garda toujours un souvenir ébloui des levers de soleil sur les Dolomites ou sur la Lagune. Il avait pour cela demandé d'être affecté au premier vol de la journée.

Cet inconditionnel de Napoléon est le plus heureux des hommes lorsqu'il survole et domine le pont d'Arcole.

Ses camarades sont intrigués par son travail assidu pour ses études de médecine, et fascinés par la qualité de ses peintures. Autant d'activités qui leur paraissent étranges pour un jeune lieutenant d'artillerie passionné de cheval.

Voulant le plaisanter, une nuit ses camarades ne trouvent rien de mieux que de remplir d'eau ses belles bottes de cavalier. Le bruit le réveille ; furieux, il tire en l'air quelques coups de pistolet, blessant légèrement un de ses amis.

Ce n'est pas le jeune Gilis au sang chaud qui est puni mais son capitaine qui est muté.

Il revient d'Italie avec la Croix de Guerre Italienne.

La guerre terminée, il profite d'une permission pour aller à Rome où il peut admirer à loisir les nombreuses oeuvres d'art du Vatican. Sa fille, Florence, visitant 50 ans plus tard une exposition commémorative de l'armée de l'air italienne, a réalisé avec étonnement que son père avait trouvé passionnant et même agréable des combats follement meurtriers sur des avions de toile.

1919 : RETOUR A LA VIE CIVILE

Rentré à Montpellier, il reprend ses études de médecine et sa place au laboratoire d'anatomie. En même temps, il renoue avec l'école des Beaux-Arts.

Son père avait, à la faculté, un très beau bureau où il recevait en permanence beaucoup de monde, en particulier des peintres dont certains assez renommés, venus là pour reproduire la préparation anatomique exécutée par le Professeur et ses assistants.

Le jeune Gilis est immédiatement passionné par cette tâche, et ses reproductions sont très appréciées par ses maîtres : son père et le Professeur Rouvière, ce dernier lozérien du Bleymard, l'apprécie tellement qu'il l'invite chez lui en Lozère.

Certaines de ses oeuvres anatomiques sont actuellement exposées au musée Atger de la faculté de médecine. Depuis lors, il a toujours peint à l'huile et peignait partout où il allait, et Dieu sait s'il a voyagé loin et souvent.

Ce don artistique et le fait qu'il ait passé de longs mois de guerre en Italie, et en particulier à Venise et à Rome, lui permettent de présenter à son père un sujet de thèse original : "De l'influence de l'anatomie dans l'art vénitien". Cette thèse fut publiée par le journal "Le Temps".

A cette époque, les études médicales durent 4 ans. Les deux premières années étaient consacrées à l'anatomie et à la physiologie. Il est donc médecin et lieutenant d'artillerie appartenant au service de renseignement.

Avant de s'engager dans la voie des concours médicaux, comme le souhaitait son professeur de père, il déclare à ce dernier qu'il veut voyager : faire un ou plutôt des voyages. Il est soutenu en cela par son beau-frère Louis Carrère, futur professeur de microbiologie à la faculté de médecine de Montpellier.

Il passe alors avec succès le brevet de médecin sanitaire maritime.

LE MÉDECIN DE LA MARINE

Louis Gilis part donc pour Marseille où il est engagé comme médecin de bord sur un très beau bateau allemand : le Scharhost, qui doit partir pour la Chine et qui, dit-on, est très bien équipé du point de vue médical. Le capitaine est son premier client pour soigner une maladie vénérienne récente, et ils deviennent très amis.

Mission de ce voyage : rapatrier un millier de chinois ayant travaillé pour la France pendant la guerre.

Ce fut un long trajet car, à chaque étape, il y avait une semaine de travaux de réparation du bateau. Bien sûr, c'était chaque fois une bonne occasion de découvrir un nouveau lieu : Port Saïd, Djibouti, Ceylan, Hong-Kong. Il apprécie en particulier l'étape de Shanghai où il est reçu par le directeur des affaires maritimes dont l'épouse est charmante !

Découverte de la Chine, puis départ pour Vladivostok dans le but de chercher des russes blancs. Gilis semble avoir des vues très personnelles sur la guerre russo-japonaise. A Vladivostok, où on ne peut circuler en ville qu'armé, lui-même a un parabellum, il est très libre et peut accumuler des renseignements très curieux qui seront appréciés par le 2ème bureau. Dans ce port, il y a en effet :

- une escadre japonaise,
- une armée russe rouge,
- une armée russe blanche.

Retour en Europe en passant par Trieste où sont débarqués la plupart des passagers russes blancs. La traversée est très agrémentée par la présence de deux orchestres russes et d'une dizaine de jolies femmes dont une serait une des filles du tsar.

Il profite de l'arrêt de plusieurs jours à Trieste pour visiter et rencontrer des gens qui avaient fait parti de l'état-major de Raspoutine. Il fait aussi connaissance avec la charmante femme du consul de Belgique dont on dit qu'elle fut "très amie avec Raspoutine".

Escale à Singapour, où ils sont invités au palais du gouverneur pour y rencontrer Georges Clémenceau venu chasser le tigre. C'est Gilis qui mène la délégation des officiers de la marine. Dans la salle de réception, il y a d'un côté les nombreuses robes noires des frères des écoles chrétiennes, de l'autre les brillants uniformes des officiers de la marine, dont Gilis avec son képi rouge de médecin.

"Ah ! Un confrère" dit Georges Clémenceau qui vient aussitôt bavarder avec lui ; il est très intéressé par ce qu'on lui dit de Vladivostok et compte revenir pour la chasse au tigre. Puis il s'en va après avoir salué les officiers de marine, et n'ayant pas tourné la tête vers les soutanes.

On est anticlérical ou on ne l'est pas.

Etape à Gibraltar où très innocemment il réalise quantité de tableaux et de croquis que le commandant lui conseille fortement de bien camoufler car les anglais n'apprécient pas du tout ce genre d'exercice sur leur territoire.

Retour au Havre où son commandant le fait nommer "Professeur d'Hygiène" sur le bateau-école "Jacques Cartier". C'est le bateau-école pour les officiers de la marine marchande.

Il visite New-York, la Nouvelle-Orléans, le Golfe du Mexique puis rentre en Europe via Hambourg, la Baltique et Kiel, port de guerre allemand.

Sa qualité de germanophone le fait recruter par le commandant du *Californie* pour aller de nouveau sur la Baltique et à Kiel. Il est alors recontacté par le service de renseignement français et retrouve ainsi plusieurs de ses anciens camarades du même bord.

Gilis retourne plusieurs fois dans cette région et va jusqu'à résider à St-Petersbourg où il est très agréablement reçu par le milieu médical et militaire. Il profite à fond des soirées théâtrales et musicales d'un très grand niveau dans cette ville.

Grâce à ces croisières avec le "*Californie*", il peut apprécier les charmes de la Baltique, connaître le canal de Kiel, aller jusqu'à Dantzig, ville dont la vie est semble-t-il presque entièrement souterraine. Il est très intéressé car, en surface, subsistent encore les tranchées des guerres napoléoniennes.

En qualité de médecin, il eut aussi à aider d'autres missions françaises et américaines, à traiter les malades victimes d'une énorme épidémie de typhus sévissant dans la région nord de St-Petersbourg. Il travaille avec une mission de la Croix-Rouge étrangère, est souvent invité au bal, aux banquets et au théâtre. Puis, brusquement, les Français sont considérés comme indésirables et refoulés jusqu'à leur bateau qui mouillait au pied de la statue de Pierre Legrand sur la Neva. Ils rejoignent le bateau sous une pluie de balles.

Gilis avait recueilli pendant ces différents séjours suffisamment de renseignements pour faire un rapport qu'il remit en main propre à Herriot, président du conseil.

LE MÉDECIN MILITAIRE

Louis Gilis demande à passer de l'artillerie au service de santé militaire des troupes coloniales. Après accord du gouvernement, le voilà élève au Faro à Marseille, à la grande joie de son père tout heureux de le voir choisir définitivement la voie médicale.

Le médecin général, commandant l'école, ravi d'une telle recrue et tenant compte de ses connaissances médicales et militaires, le charge d'un service où il aura à soigner les ulcères de jambes, si nombreux chez les soldats noirs d'Afrique. En particulier, étant donné ses dons de dessinateur, il doit constituer un atlas iconographique de ces ulcères.

Pour le concours de sortie, il doit traiter du paludisme. Il raconte alors ce qu'il a constaté, en particulier dans le Golfe du Mexique, où l'on essayait, sans grand succès, d'éradiquer le paludisme par démoustication en répandant sur l'eau des tonnes de pétrole. Il eut 20/20, sortit avec le rang de 4ème sur 90 et fut félicité par le président du jury, ancien membre de la mission Marchand.

Pour son premier poste, le Service de Santé à la demande du service de renseignement souhaite le nommer en Ethiopie à Addis-Abeba.

Pour préparer cette mission il se rend à Paris où il entre en contact avec le Négus Haïlé Sélassié qui lui ouvre les dossiers secrets de ses services. Il visite Paris en voiture princière en compagnie du Négus.

Mais sa mission est annulée du fait des anglais qui, ayant appris le projet, ont immédiatement nommé un médecin anglais en Ethiopie ; ce malheureux est assassiné trois jours après son arrivée.

De ce fait, Gilis est envoyé avec Sauzet, officier de dragon, pour refaire en sens inverse le trajet de la mission Marchand en partant de Monbassa et Nairobi.

Muni de nombreuses recommandations pour les différentes communautés religieuses, il est très bien reçu par les Pères du St-Esprit qui le logent et lui permettent ainsi de remplir sa mission : partir vers le lac Victoria en vue de descendre le Nil en bateau jusqu'au Caire.

Hélas, arrivés dans la région de Kodock, on leur fait savoir que l'intelligence service anglais a l'intention de les arrêter. En arrivant au lac Albert, ils sont effectivement arrêtés et menacés d'être envoyés à Nairobi.

Enfermés dans une cage gardée par un soldat, ils reçoivent la visite du consul de Belgique qui réussit à les faire inviter chez le gouverneur anglais où, à grands coups de whisky, que Gilis goûte pour la première fois, ils mettent hors circuit leur hôte. Ils peuvent alors s'enfuir et terminer leur mission à Brazzaville d'où ils embarquent pour la France.

Lors de l'escale à Casablanca, Gilis est témoin de la situation dramatique du Maroc, menacé par la révolte d'Abdel Krim.

D'où sa demande dès son retour en France d'être affecté dans le service de santé des troupes luttant au Maroc.

Il fera enfin la guerre comme médecin militaire et non comme officier d'artillerie.

Il est versé dans un régiment de tirailleurs malgaches qu'il rejoint sur un bateau transportant des chevaux. On connaît sa compétence équestre et on souhaite qu'il surveille le transport de ces bêtes.

Arrivé à Casablanca, il décline l'invitation d'habiter à l'hôtel et dresse sa tente près des chevaux pour s'en occuper le mieux possible. Il obtient ensuite de partir très vite sur le terrain des combats.

Il se trouve là sous les ordres du Général Billotte qui sera son premier malade atteint d'une dysenterie amibienne grave. Ce qui lui vaut cette remarque du général : "Vous avez un sacré culot, à peine arrivé, de me faire évacuer".

Pour cette guerre du Rif, le grand patron était le Maréchal Lyautey ayant pour adjoint le futur Maréchal Juin avec lequel il se lie d'amitié.

Gilis rencontre également Pétain envoyé au Maroc en mission temporaire. Après une longue chevauchée, il lui offre sa propre tente et note que le maréchal néglige totalement de le remercier.

Dès le début de l'hiver, il reçoit le commandement d'une ambulance légère chargée de recueillir les blessés sur le champ de bataille, de leur donner les premiers soins et de les évacuer à l'arrière sur les hôpitaux de Fez et de Casablanca.

Les infirmiers étaient équipés comme les fantassins, Abdel Krim ne faisant aucune différence entre combattants et soignants.

Gilis note tout de suite une difficulté : l'été et le printemps, les terrains sur lesquels on se bat se couvrent d'herbes et de broussailles qui prennent feu, entraînant des brûlures graves ou mortelles pour les blessés. Il fallait donc pour intervenir, le plus tôt possible, ne plus avoir l'unité sanitaire à l'arrière mais, bien au contraire, tout à fait à l'avant.

Gilis, fort de son expérience d'officier d'artillerie de montagne, réussit à réaliser cette innovation, permettant de sauver le maximum d'hommes sans pour autant gêner les unités combattantes. Son ambulance fut même citée à l'ordre de l'armée et d'autres unités combattantes demandèrent à être elles aussi dotées de tels services de santé.

Très vite, l'état-major lui donne des ordres tout à fait comparables à ceux qui auraient été donnés à une unité combattante. Son ambulance, très admirée ou très jalousée, fut rapidement baptisée "le cirque".

Ces idées sur les ambulances militaires au contact des combattants lui avaient été indiquées par le Pr Carrel avec qui il avait fait la traversée de l'Atlantique sur le bateau-école navale. En fait, il semble que déjà Larey l'avait recommandé lors des guerres napoléoniennes.

C'est pendant cette guerre du Rif que le Docteur Gilis eut l'occasion de rencontrer le général Giraud et Bournazel. Il retrouvera Giraud comme professeur à l'école de guerre. Il retrouvera Bournazel, l'officier à "la veste rouge" à Marrakech. C'est là que ce dernier lui aurait dit : "Ce qui est ennuyeux dans cette guerre, c'est de mourir sale". Il fut tué très peu de temps après.

Gilis est alors promu Chevalier de la Légion d'Honneur. Il rentre en France en 1921 où il se marie avec une jeune fille du Havre, Mademoiselle Hélène Duval.

L'ÉCOLE DE GUERRE

Etant donné son passé militaire très original, ses nombreuses décorations : légion d'honneur, croix de guerre et sept citations et de nombreuses décorations étrangères, il est choisi par le Ministère de la Guerre pour aller suivre les cours de l'école de guerre.

Il est le troisième médecin des troupes coloniales à intégrer l'école de guerre. Il y rencontre un officier du Cadre Noir de Saumur qui lui conseille d'aller trouver le commandant Delatre de Tassigny, doyen des élèves de la promotion, et de lui demander de s'occuper de son très beau cheval, Delatre l'accueille avec beaucoup de chaleur en l'appelant : "Gilis du Maroc" et lui dit : "Un homme comme moi se doit de posséder un cheval à lui dans l'écurie de l'école de guerre, mais quand à monter cette sale bête, il n'en est pas question ! Je mets donc ce cheval à votre entière disposition pendant tout votre séjour à l'école".

Ce fut une excellente monture pour Gilis qui participa, avec succès, à de nombreuses courses hippiques.

A l'école de guerre, il retrouva le général Giraud et le futur maréchal Juin dont il deviendra l'ami.

Sorti de l'école de guerre, il passe deux ans en Indochine. Billotte en est le gouverneur général et lui donne la responsabilité de la Cavalerie, ce qui fait quelques jaloux.

Changeant une fois de plus d'horizon, il est envoyé en Syrie sous les ordres du général Huntziger. Le PC du service de santé est installé à Alep.

En Syrie comme en Indochine, Louis Gilis s'adonne avec enthousiasme à la peinture.

Au cours des trois années passées en Syrie, il est fait officier de la légion d'honneur.

Rentré en France, il rejoint à Dijon le corps d'armée qui est sous les ordres d'un Montpelliérain bien connu, le général Pagézy qui habitait lui aussi place de la Canourgue.

Pagézy, excellent cavalier, appréciait beaucoup la tenue de Gilis à cheval ainsi que l'organisation de son service de route.

Lors de la deuxième guerre mondiale de 39-40, chef d'état-major du service de santé de la huitième armée, Gilis échappe à la captivité en s'évadant dès les premiers jours.

En 1941, il devient sous-directeur de l'école d'application de médecine coloniale au Faro à Marseille. Il y est spécialement chargé d'instruire les élèves sur l'histoire de la colonisation française. Il a en même temps en charge 100 chevaux, ce qui lui permet de galoper dans les calanques avec certains élèves de l'école, dont notre collègue Paul Navarranne.

En 1943, il quitte ce poste pour des missions de renseignements jusqu'à sa mise à la retraite en 1945. Il est alors médecin colonel et reçoit la cravate de commandeur de la légion d'honneur.

LA RETRAITE

Dès sa mise à la retraite, grâce à ses connaissances sur l'épopée napoléonienne, il est recruté par le musée de l'armée pour s'occuper de cette époque. Il a été aidé pour cette nomination par le prince Napoléon. Pendant 13 ans, il sera l'administrateur de tout ce qui a trait à Napoléon 1er. Le père de Napoléon, homme important d'Ajaccio, a terminé sa vie et est mort à Montpellier, rue du Cheval Vert, ce qui a permis à la famille d'avoir de nombreuses relations avec la faculté de médecine de notre ville.

Une fois nommé au musée de l'armée, Gilis se met en rapport avec M. Lachouque, historien distingué faisant partie de la Sabretache, société qui s'était formée sous la monarchie impériale. C'est une société d'histoire militaire créée par des militaires, s'occupant particulièrement d'organiser des expositions sur l'époque napoléonienne. C'est le rôle qui est confié à Gilis. Ce n'était pas toujours simple.

Il s'installe aux Invalides dans le bureau du maréchal Foch et organise les expositions dans la salle d'honneur : succès total. Il fait même faire un papier à entête :

"Médecin-colonel Gilis"

"conservateur du prince Napoléon"

Il met sur pied des expositions itinérantes et des conférences à Bruxelles, Nice, Gand et même à Waterloo.

Ses relations avec le prince Napoléon se détériorent, celui-ci craignant de se voir retirer l'autorisation de résidence en France si ses expositions prenaient trop d'importance. Par contre, Gilis est au mieux avec le prince Murat marié avec une charmante princesse italienne.

Les Murat, depuis le deuxième empire, étaient devenus les patrons responsables du Souvenir napoléonien. Etant alors officiellement conservateur à vie de ce souvenir, cela lui permet en particulier d'organiser une grande manifestation à l'occasion de la messe anniversaire de la mort de l'empereur. Cette manifestation eut lieu dans l'église des Invalides avec la participation de la garde républicaine.

Gilis avait fait venir à cette occasion les drapeaux de St-Cyr et de Polytechnique, les aigles du musée des Invalides. Il a fait installer dans une niche le cercueil du fils de Napoléon qui avait été rendu par Hitler, mettant sur ce cercueil la petite redingote grise et le chapeau de l'empereur.

Gilis est resté à cette charge 10 ans (1950-1960). Il se retire à Montpellier où il est reçu, en 1972, à l'académie en tant qu'historien de Napoléon. Très assidu aux séances de l'académie, il a donné alors plusieurs conférences sur l'empire.

Finalement tous les objets du prince Napoléon ont été revendus au musée de la Malmaison et les livres aux archives. Tous ces objets ont été sauvés grâce à lui, très aidé en cela par le maréchal Juin.

Cet homme audacieux, énergique, infatigable prend enfin sa retraite avec le grade de colonel et s'installe à Castelnau-le-Lez, dans une villa ayant pour nom "Les Briars", nom de la première résidence de Napoléon à Ste-Hélène. A Montpellier, il retrouve deux amis cavaliers comme lui : le professeur André Guital et le Commandant Louis Jammi.

Il resta constamment en rapport avec le Maréchal Juin, membre de l'académie française, qui avait été nommé administrateur du château de Chantilly où il habitait (château des princes de Condé). Le maréchal avait une amitié particulière pour Gilis qui s'était beaucoup occupé d'un de ses fils mort dans des conditions très pénibles.

Gilis a assisté le maréchal jusqu'à sa mort à la suite d'une pneumonie contractée lors d'une partie de chasse sur les bords du Rhin. Dans son inconscience, avant de mourir, le maréchal regrettait de n'avoir pas suivi l'exemple de Napoléon : après avoir pris Rome, il aurait dû marcher sur Vienne.

ART ET PEINTURE

Nous avons vu que Louis Gilis avait mené de front ses études médicales et ses études à l'école des Beaux-Arts à Montpellier.

Ses qualités de dessinateur et de peintre lui ont permis de travailler beaucoup au laboratoire d'anatomie dirigé par son père et fréquenté par de grands artistes.

Certaines planches anatomiques signées par lui sont exposées au musée Atger de la faculté de Médecine.

Sa thèse de médecine fut consacrée à l'art vénitien : "De l'influence de l'anatomie dans l'art vénitien". Léonard de Vinci et ses dessins anatomiques l'avaient passionné.

Grâce à ses dons, il fut très apprécié pour la précision et la qualité de ses dessins pendant ses diverses affectations militaires.

Pendant toutes ses campagnes militaires, sauf au Maroc, il fit de nombreux dessins et tableaux à l'huile, en particulier en Indochine et en Syrie. Le général Koenig participant à la direction d'un salon de peinture militaire lui avait fait obtenir un prix. Il lui fait aussi découvrir une exposition de gemmaux qui l'enthousiasme. Il rentre dans un atelier de gemmail où on lui demande de préparer un gemmail ayant pour sujet "Jeanne d'Arc". Ce gemmail a été envoyé à New-York où il obtint le premier prix.

Au musée du gemmail à Lourdes, nous avons pu découvrir et admirer cette technique très particulière : des verres colorés dans la masse sont assemblés avec art pour créer l'image voulue. Ils donnent une impression remarquable de relief grâce à un puissant rétro-éclairage.

Dans ce musée sont exposés trois très beaux gemmaux de Louis Gilis :

- L'Apocalypse
- St Jacques de Compostelle
- Ombres et croix

Dans ces trois oeuvres, on reconnaît la qualité du dessin, la perfection de la composition et l'art d'assembler les couleurs. On retrouve aussi l'ami du cheval, cet animal étant mis magnifiquement en valeur.

Cet art du gemmail que Louis Gilis maîtrisa rapidement vint couronner une longue carrière d'artiste aux dons tout à fait exceptionnels.

Plusieurs de nos amis montpelliérains ont chez eux des tableaux de Gilis, tous très lumineux, très enlevés et très fidèles.

Tableaux évoquant la Syrie, l'Indochine, l'Italie et aussi notre belle région languedocienne.

Il y a bien sûr aussi des tableaux reproduisant les batailles de Napoléon, les soldats et les officiers de l'empire.

Cet homme, militaire, médecin, cavalier, artiste, diplomate, que j'ai découvert avec vous, était un vrai charmeur aux dons multiples. Très grand, ayant beaucoup de prestance. Il fut un époux amoureux d'une femme très belle : Mademoiselle Hélène Duval, originaire du Havre. Comme lui, elle est artiste-peintre et sculpteur.

Ils eurent six enfants :

- un fils, devenu un brillant officier-colonel, peintre et brillant cavalier comme son père ;
- cinq filles : Marie-Paule, May, Christine épouse de M. Le Moing de Tissot physicien, Florence elle-même médecin et surtout artiste-peintre mariée au Docteur Boris Cyrulnik, psychiatre bien connu ; et enfin Martine qui est la seule restée montpelliéraine.

Louis Gilis était très fier de cette série de filles grandes et belles dont il aimait être entouré lorsqu'il recevait des amis.

Il eut la douleur de perdre sa femme en 1989 après une longue union de plus de 60 ans.

Lorsque j'ai voulu mieux connaître celui auquel j'avais l'honneur de succéder dans notre société, je ne pensais pas rencontrer une personnalité aussi attachante, aussi diverse, aussi riche et aussi méridionale au sens où ce terme recouvre un certain manque de modestie, au demeurant parfaitement justifié !

Louis Gilis a eu une vie étonnante, aventureuse, enthousiasmante... Il a même failli devenir centenaire car il est mon dans sa 99ème année, le 12 mai 1992.

Sa vie fut une véritable épopée que j'espère vous avoir rapportée fidèlement, avec suffisamment d'enthousiasme pour vous faire aimer cet homme hors du commun.

REPONSE DE PHILIPPE CASTAN

Je vais tenter de dresser les lignes principales d'une vie très riche, celle de Monsieur Charles Boudet, vie qui a la particularité d'être "double" : celle d'un ophtalmologiste universitaire connu et reconnu ; celle aussi d'un homme dont l'activité humanitaire ne peut être passée sous silence car elle tient à la fibre de l'individu, et cette activité caritative surtout africaine sera plus finement détaillée par le Président René Baylet. C'est dire le nombre de "parrains" qui sont dans cette salle ne sachant réellement pas moi-même, la raison pour laquelle m'échoit l'honneur de cette présentation académique : une longue amitié sans doute qui m'impose une sacrée dose de courage car je me sens peu apte à illustrer un homme de cette qualité, d'autant que les discours académiques ne finiront jamais de m'intimider.

La biographie d'un académicien établie par son "parrain" doit éviter les anecdotes, l'ambiance d'un rapport de police, pour épouser la seule voie qui en vaille la peine : celle de l'humanisme du regard. Je me placerai constamment ici sous l'éclairage de la fraternité. Nous insisterons, on le comprend, sur trois thèmes : l'oeil, le regard et l'image.

C'était à l'époque de la mise en lois de la perspective que Féo Belcari en 1449 nous donne un éloge de l'oeil : **"L'oeil est appelé la première de toutes les portes, par où l'esprit peut apprendre et goûter. L'oreille vient en second avec la parole pour guide."** C'était une époque sensuelle, et Paul Valéry, si cher à notre Académie, insistait sur le même point : "La plupart des gens y voit par l'intellect bien plus souvent que par les yeux. Au lieu d'espaces colorés, ils prennent connaissance de concepts".

Henri Viallefont, prédécesseur de notre ami Charles Boudet, affirmait que "nous nous n'oublierons plus désormais que les yeux ne sont pas seulement de petites sphères transparentes aux courbures déterminées et variables, mais que ces fruits doubles, transparents et colorés appartiennent à un arbre dont les racines plongent dans ce mystérieux encéphale où d'innombrables neurones se pénètrent pour que se réalisent la vision, les images visuelles, les associations diverses de la mémoire, toute la vie intellectuelle et, en un mot, tout l'Être." (cité par Robert Dumas). Ces trois citations sont complémentaires, mais j'insisterai sur celle de Monsieur Viallefont car, si j'ai connu Charles Boudet il y a déjà assez longtemps, ce fut lorsque je l'ai croisé sur **"la route du chiasma"**, comme on dit "la route du thé" ou "la route du sel". Le chiasma optique est le carrefour complexe qui ligature les deux nerfs optiques, lieu de rencontre entre les ophtalmologistes, les neurologues et, même et surtout, les neuroradiologues. Je l'ai connu de cette manière, et nos liens professionnels durèrent des dizaines d'années, d'autant que ma "neuronavigation" fut particulièrement longue et surtout chaotique. Certes, ce soir, je tiens la place du "parrain", mais l'honneur serait très grand pour moi si mon image se reflétait dans son oeil, comme le font la "koré" ou la pupille qui figurent en étymologie la petite fille ou la petite poupée, une sorte de miniature d'image si l'on veut (conversations de Socrate avec Alcibiade).

Charles Boudet a sept enfants dont les professions vont de l'architecte aux infirmières sans oublier les médecins. Son épouse, Simone, est la fille aînée du Professeur Charles Dejean. Il est né le 15 janvier 1922, passe l'Internat en 1950 et l'Agrégation en 1961. Il tient la place de Professeur de Clinique Ophtalmologique de 1969 à 1989. Il est honoré du Prix du Meilleur film médical aux Entretiens de Bichat

avec Yves Guerrier, Robert Paleirac et Pierre Rabischong: c'était en 1972, et en 1978, l'auteur et ses amis sont reçus à la première place dans le cadre de l'American Academy of Ophtalmology. Il est Chevalier des Palmes Académiques en 1980, vice-président de la Commission Consultative Hospitalière de 1982 à 1987. Il est élu à l'Académie en 1992. Il devient président d'Ophtalmologie Sans Frontière en 1995. Ecce homo !

Il succède ainsi dans l'Ophtalmologie montpelliéraine - déjà très célèbre pour son humanisme et sa compétence - aux professeurs Truc, Villard, Dejean et Viallefont. La réputation de cette chaire était largement répandue en Europe, comme l'a signalé maintes fois Ludo Van Bogaert, Docteur Honoris Causa de l'Université de Montpellier qui m'introduisit auprès de H. Viallefont, neuro-ophtalmologiste de talent, hérisson bougon connu pour sa fidélité en amitié. Je restai trois mois à ses côtés, dans le cadre kitsch du pavillon Atgier-Hazard situé non loin du grand paquebot des cliniques Saint Charles.

Comment oublier ou du moins comment ne pas signaler pour compléter le tracé général de Charles Boudet, que son père Gabriel fut titulaire de la Chaire de Thérapeutique : cet homme original organisa un "centre médical pour l'aide aux étudiants" (livrés à eux-mêmes, comme le souligne Louis Dulieu). Gabriel eut douze enfants et fut ainsi président de la ligue des familles nombreuses.

Si nous mettons à part l'épreuve de titres de Charles Boudet (environ 400 communications ou publications), nous sommes à l'aise pour isoler les "points forts" de son travail universitaire :

1 - Le Rapport de la Société Française d'Ophtalmologie sur les traumatismes oculaires en 1979 (on sait qu'un rapport disciplinaire demandé à un enseignant ou à une équipe est à la fois une reconnaissance et une décoration, ceci dans toutes les disciplines).

2 - Son ouvrage sur la "Phlébographie Orbitaire" qui demandait une large collaboration entre les anatomistes, les neurochirurgiens, les radiologues et évidemment les ophtalmologistes. Cet ouvrage, édité en 1956, bénéficia de l'aide éclairée de Pierre Bétoulières, notre confrère et de Claude Gros. Que reste-t-il de cette somme de travail à l'époque du scanner et de l'I.R.M. ? Il en reste des bases indispensables pour une connaissance précise de la pathologie et de l'anatomie: il faut être convaincu que le savoir ne change pas brutalement avec l'apparition des méthodes nouvelles et des techniques de pointe, ce qui fait la force et tout l'intérêt d'un travail dit "fondamental".

3 - Les diverses orientations neuro-ophtalmologiques adoptées par Charles Boudet ont été évoquées plus haut sous le terme imagé : "la route du chiasma", région anatomique qui unit comme un pont le cerveau et le système optique. Ainsi furent étudiés divers aspects des tumeurs, maladies dégénératives, maladies inflammatoires (la sclérose en plaques au premier chef) et phacomatoses, l'oeil et essentiellement la rétine étant et restant encore aujourd'hui même des miroirs éloquents, la surface d'un aquarium profond qui se ride à l'occasion de troubles peu explicables.

Et la guerre ? Charles Boudet passa plusieurs années en Allemagne au titre du "Travail obligatoire" dans un petit hôpital: il y fit tous les métiers qui tiennent à un petit hôpital mais réussit cependant à toucher le scalpel en tant qu'assistant du chirurgien. Il l'écrit très bien : il finit cette guerre en terminant sa vie à la cave sous les bombardements. Son scalpel était ainsi forgé au feu.

J'ai parlé plus haut de son importante activité humanitaire en Afrique que précisera le Président dans quelques minutes. L'Afrique est l'Afrique: Charles Boudet n'oublia pas malgré tout le continent au moyen de plusieurs associations. En premier lieu "le Service d'aide à l'acquisition de l'autonomie et à l'intégration scolaire des aveugles ou malvoyants" (S.A.A.A.I.S) (actuellement, cette association se charge dans l'Hérault d'environ 40 enfants). Ensuite, parlons de son intégration active dans "l'association Charles Prévost", dévouée aux enfants cas sociaux (80 enfants). Enfin, ses convictions religieuses l'ont fait intégrer dans le "Comité international médical de Lourdes". Avec les tigres en moins (qui animaient le spectacle de la vie de Monsieur Gilis), nous pourrions presque parler des "aventures de Charles Boudet").

Quand on réfléchit à l'étymologie du mot "orbite" - qui exprime un creux, quelquefois une impasse et souvent une ornière dans le sens grec -, on voit que Monsieur Boudet, par ses actions centrifuges, ne resta en aucune manière recroquevillé dans la prétendue ornière.

Selon les mots de Paul Claudel : "L'oeil écoute", Charles Boudet a vu et a écouté. Deux fonctions concentrées dans le même système organique, visuel en l'occurrence. Une de ses lettres me signale son amour de l'enseignement, élément très rassurant dans notre ère excessive qui imagine déjà une "université virtuelle". Voir, écouter et parler sont donc trois instances précieuses pour transmettre le savoir, et il serait regrettable que dans notre "futur universitaire", la parole soit humiliée au sens de Jacques Ellul. Si dans le même temps l'enseignement médical (dans quelque discipline qu'il s'agisse) venait à oublier ou passer sous silence l'humanisme médical, nous serions alors étranglés dans les mâchoires de l'individualisme et de la technobureaucratie. L'humanisme médical, à la manière de Boudet n'est pas un humanisme de "retraité" (comme le bridge par exemple) et ne correspond pas non plus à un snobisme littéraire parfumé affectionné par nos petits-marquis. A propos de la biographie que je viens d'esquisser concernant une vie riche et généreuse, ces notions de base devaient être rappelées pour les maîtres et les étudiants de l'avenir. Soulignons enfin que cet humanisme clinique devrait le plus souvent possible utiliser mieux son oeil que les Images dont le monde moderne médical est boulimique.

On me dira qu'un hommage académique ne tient aucun compte des défauts ou faiblesses de l'individu dont on parle : c'est l'habitude et c'est une bonne chose car ce n'est pas un moment ni une situation de déploration. D'ailleurs, Nicolas Machiavel affirmait que si son ami était borgne, il le regardait de profil.

"L'Art est long" nous dit la devise de la Faculté où nous nous tenons ce soir, les mots "technique" et "art" étaient équivalents chez les grecs, les latins et surtout au moyen-âge européen : j'ai parlé ainsi d'un homme de l'art et d'un technicien compétent, tout à la fois.

Je voudrais enfin dédier à Charles Boudet cette admirable phrase de René Char dans laquelle nous le reconnâtrons tous : **“Voici encore les marches du monde concret, la perspective obscure où gesticulent les silhouettes dans les rapines et la discorde. Quelques-unes compensantes règlent le feu de la moisson et s'accordent avec les nuages.”** Je crois que ce dernier membre de phrase s'applique parfaitement à notre ami chaleureux, actif, pacifique et ouvert au monde. Il doit accepter ce soir mon sentiment d'avoir été honoré personnellement en le présentant à notre prestigieuse assemblée.

ALLOCUTION DE CLÔTURE DU PRÉSIDENT RENÉ BAYLET

Mesdames et Messieurs,

Du Médecin-Colonel Gilis,

nous gardons en mémoire les souvenirs d'un personnage exceptionnel.

Je vois encore à l'Académie

- cette haute silhouette, à prestance de cavalier, montant le large escalier, traversant au pas de charge l'antichambre de l'Hôtel Sabatier d'Espeyran,
- saluer élégamment le maître de maison, hôte généreux qui nous recevait avec solennité et amabilité les uns après les autres dans le premier salon,
- gagner d'une allure consulaire le deuxième salon, lieu des réunions académiques.

Là, nous avons apprécié son habileté oratoire. Sa connaissance intime de l'épopée napoléonienne, de l'Empire, son intelligence des imbroglios géopolitiques nés de la première guerre mondiale et de leurs évolutions, nous ont toujours étonnés.

Plus tardivement, j'ai eu connaissance de son talent artistique, de peintre reconnu, exposé, et de son appartenance au Corps de santé colonial.

Ce grand Ancien donc, après avoir été le combattant de la première guerre, avait choisi d'être marin un temps, puis médecin militaire. Il s'illustra au cours de la guerre du Rif. Il servit en Syrie, en Indochine, en Afrique.

Ses tâches, à côté de leurs aspects spécifiques, médicaux, ont présenté souvent le caractère d'une exploration aventureuse ou d'une démarche diplomatique. J'admire l'Ancien qui traversa à pied l'Afrique Noire du Kenya au Congo, de Mombassa à Pointe-Noire à un moment hasardeux de la colonisation où, après le tableau sombre du temps des révoltes et des désintégrations de la décennie 1914-1924, l'annonce des réformes Daladier faisait seulement alors renaître l'espoir de plus d'humanité.

Commandeur dans l'ordre de la Légion d'Honneur. Très symboliquement aucune autre dignité ne pouvait mieux reconnaître, honorer l'excellence du Médecin-Colonel Gilis :

- un ordre créé par Napoléon
- pour une légion d'homme qui "génère comme une épopée"
- en reconnaissance des mérites du "seigneur de guerre" courageux, du diplomate habile et fin, du médecin humaniste.

Monsieur BOUDET,

On peut donc, Monsieur, vous voir sous les traits du professeur et du praticien. L'éclairage universitaire et hospitalier égalise, estompe : sous la robe ou la blouse, marqués par nos pratiques, nos règles institutionnelles, nous nous ressemblons beaucoup, comme se ressemblent les portraits dans les salles voisines.

J'ai préféré, pour vous rencontrer plus amicalement, vous situer dans d'autres espaces, espaces de liberté moins conventionnels, étant plus à l'aise avec ceux qui savent élargir leur domaine de vie, assumer des conversions, porter leur regard au-delà des bornes limitant les disciplines.

Premier espace de liberté : au-delà de la clinique

Vous m'offrez l'occasion d'évoquer les relations entre l'ophtalmologie, discipline clinique, et la santé publique (vue comme organisation sociale appelée à résoudre des problèmes de santé ressentis comme prioritaires pour les communautés).

Comparée aux évolutions des sciences cliniques en ophtalmologie cette perspective de santé publique des soins oculaires a été pratiquement ignorée jusqu'à la deuxième guerre mondiale. L'ophtalmologie a fidèlement suivi les grandes tendances de la médecine :

La base conceptuelle des activités ophtalmologiques était le concept médical de maladie. Le modèle qui implicitement considère les déficiences visuelles comme indépendantes de la personne chez laquelle ils se manifestent, devient insuffisant parce qu'il omet de refléter toute la gamme des problèmes qui se posent en termes d'incapacité, de handicaps liés à la vie familiale, professionnelle, sociale.

Vous avez rejoint ceux qui prolongent et rendent cohérente l'action médicale par une démarche plus préventive, plus sociale, plus intégrée pour une amélioration de la santé et participé de ce fait au développement de l'ophtalmologie de santé publique,

au moment où le Conseil International d'Ophtalmologie, où, en France, l'organisation française pour la prévention de la cécité portaient une particulière attention aux conséquences sociales des déficiences visuelles,

au moment où le siège de l'O.M.S. lançait le programme de prévention de la cécité pour promouvoir de par le monde avec l'Agence internationale des projets de lutte contre les causes endémiques de la cécité curable telles que le trachome, l'onchocercose, la xerophthalmie, la cataracte.

Votre deuxième espace de liberté : hors de France

Vous avez choisi de créer dès 1987 et d'animer une organisation non gouvernementale, "Ophtalmologie sans frontière". Une initiative intelligente, "éthiquement et politiquement acceptable".

Il s'agit d'une mission de coopération médicale spécialisée menée avec le concours bénévole de médecins ophtalmologistes, avec les matériels et équipements opportuns dans des centres ouverts en permanence au Nord Cameroun.

N'est-il pas insupportable en effet le problème posé par les cécités et par les déficiences visuelles graves lorsque leur prévalence atteint jusqu'à 3 % des individus vivant dans des communautés pauvres ?

D'autant plus insupportable

- que nombre des ces affections invalidantes sont "aisément curables par un geste chirurgical simple et bien codifié",

- que ce sont des problèmes sociaux et culturels, des problèmes d'accessibilité aux soins, de déficit en personnel qualifié, en infrastructure et matériel qui expliquent de désastreuses situations que l'on pourrait éviter.

L'objectif de votre ONG est de donner des soins spécialisés en des lieux où ils n'existaient pas, de dispenser une formation ophtalmologique aux personnels autochtones, le but étant de laisser sur place, à terme, les compétences, les moyens adaptés pour assurer la pérennité du projet.

Dans un récent numéro de Médecine Tropicale, vous présentez un bilan de la mission : en dix ans, 100 000 consultations, 15 000 interventions dont 11 000 cataractes (11 000 retours à la vue). L'évaluation médicale axée sur la chirurgie de la cataracte vous a donc donné des résultats très satisfaisants.

C'est un succès d'autant plus méritoire que toute entreprise de ce type représente un pari :

Il est difficile d'implanter pour une longue durée : le bouturage rencontre les obstacles de la sociologie et de l'économie.

Il est difficile de mobiliser et tout particulièrement de communiquer des connaissances et des techniques, dans les conditions particulières d'écoute, de compréhension, à des partenaires parfois mal préparés à les recevoir.

Vous avez surmonté d'inévitables difficultés, intégré d'inévitables déceptions et avez réalisé un projet utile et exemplaire.

Je voudrais souligner l'exemplarité de votre initiative de coopération.

Exemplaire dans sa forme, dans son esprit, elle témoigne d'une compréhension saine de la Coopération.

• Dans sa forme :

- le système d'aide ressemble à une tour de Babel aux nombreux guichets. Il y a autant de variantes dans l'aide que de domaines couverts, de méthodes utilisées, de partenaires en présence ;

- l'économie du don, du distribué en forme d'équipement, a été un échec ;

- l'aide à l'investissement a souvent été, faute d'accueil, détournée de l'affectation prévue, les transferts financiers étant aussi traîtres que captifs pour les économies assistées ;

- l'aide technique, entendue comme une prestation de services, a évolué de sa forme d'assistance - le personnel qualifié expatrié tenant ces fonctions à la place du personnel local - à sa forme d'échange, l'impératif fondamental de l'aide étant d'abord de former les hommes.

Maître d'une pratique, vous avez voulu consacrer une partie de votre temps médical à la transmettre, à former ceux qui, après vous, devaient la reprendre. Faire naître et encourager, accompagner des vocations ici, ailleurs, vous l'avez toujours fait.

Descendu de la chaire, vous avez choisi la méthode d'apprentissage au local qui, par rapport aux autres formes de formation, est le caractère spécifique de l'éducation permanente.

C'est une oeuvre obstinée, difficile dans les conditions de coopération, dont le succès dépend certes de l'efficacité de l'engagement de l'apprenant mais surtout de la qualité de l'enseignant.

• Exemplaire dans son esprit :

- Votre initiative échappe aux critiques habituelles marquant le théâtre de l'humanitaire,

* ni "dramatique" médiatisée dont les incantations sont trop souvent destinées à servir d'alibi à l'incapacité d'agir, à l'indifférence des Etats ;

* ni charity-business, la dame de charité étant désormais armée jusqu'aux dents ...

* ni romantisme tiers-mondiste, frère prêcheur de l'utopie égalitaire,

* ni attrait de l'aventure exotique,

* ni Robin des Bois, réparateur des injustices des pouvoirs,

* ni politique de la pitié animée par les accents accusateurs, les émois du sentimentalisme, les portraits sublimes de l'esthétisme.

Non, ici un micro-projet, résistant au cannibalisme de l'aide humanitaire d'urgence parce que inscrit dans la durée, faisant coexister trois catégories d'activités généreusement, discrètement :

- une offre salvatrice, d'intérêt immédiat, d'assistance médicale à une population privée de soins ophtalmologiques, moyen de raccourcir le temps de souffrance,
- la mise en place d'un cadre d'auto-suffisance d'intervention ; prêt temporaire pour un transfert définitif,
- la catalyse d'un développement du potentiel humain et institutionnel : une intervention saine conforme à l'éthique d'une "coopération de peuple à peuple".

• Exemplaire par son succès

De bonnes intentions ne suffisent pas, les armes essentielles n'étant ni l'argent, ni la puissance, deux facteurs entrent en jeu pour favoriser la réussite d'un projet de solidarité : *le réalisme et la confiance*.

L'obligation d'être utile ou "la dialectique du réalisme"

"L'obligation morale de mener à bien le projet en y consacrant le temps nécessaire, en appliquant des techniques les plus appropriées, la nécessité d'en prévoir le développement au-delà de l'implantation".

Jugeant clairement, de bon sens, vous avez pu donner une réponse adaptée aux réalités géographiques, pathologiques, sociologiques, économiques de cette région africaine, vous avez su choisir les stratégies les plus opportunes. Favorisant l'investissement humain, vous avez refusé la dégradation de la coopération en une simple notion d'assistance et concilié les positions des urgenciers et des adeptes du développement.

La confiance accordée et méritée en retour

- L'engagement en coopération impose la règle absolue de la tolérance et de la neutralité politique et confessionnelle : pour nous, le refus d'imposer des modèles, de perturber des équilibres instables, le refus d'ingérence également.

- L'engagement qui impose le "respect de celui qui sait pour celui qui ne sait pas encore" selon les préceptes de la maïeutique socratique.

- Dans ces conditions, la confiance naît du respect réciproque qu'impose, de chacun, l'honnêteté d'esprit, la franchise des attitudes, les chaleurs du cœur. (C'est bien cette démarche de confiance qui valorise la coopération.)

L'action humanitaire est un style, une manière de regarder l'autre. C'est ce langage d'homme qui donne sens à la coopération.

Votre création s'inscrit dans ce que devrait être une politique de coopération : un témoignage de confiance réciproque. "Une oeuvre utile est accomplie mais la plus belle réalisation, la plus riche des promesses, est ce dialogue chaleureux, cette fraternité d'homme".

Analysant les qualités de votre projet, j'ai marqué discrètement les qualités que nous avons appréciées en vous et qui vous valent aujourd'hui d'être invité à nous rejoindre et à prendre place désormais au XIV^e fauteuil de la section Médecine de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier. Je suis heureux de vous présenter, en premier, nos compliments.

Mesdames et Messieurs, en vous remerciant d'avoir par votre présence honoré l'Académie et le nouvel académicien, Monsieur le Professeur Boudet, je déclare close cette séance publique de notre Compagnie.